

**Faute de preuves.** Serge Prioul. Illustration de couverture Marie-Christine Thomas-Herbier. Préface Jacques Josse. Les Carnets du Dessert de Lune, collection Pleine lune. ISBN : 9782930607504. 90 pages. 14,00 €

De belles voix en poésie sont venues du monde du travail et pourtant il suffit d'ouvrir les anthologies, consulter les catalogues d'éditeurs, pour constater qu'elles sont sous-représentées. Gabriel Cousin, Georges-Louis Godeau, Jules Mougin, pour ne citer qu'eux, ont certes été reconnus au XX<sup>ème</sup> siècle, mais leurs noms n'apparaissent que rarement aujourd'hui. On a donc grande satisfaction à découvrir *Faute de preuves*, second livre de Serge Prioul, poète « à grosse main de travailleur / Qui fatigue au stylo », fils et petit fils de tailleur de pierres, ouvrier lui-même, que Jacques Josse, dans son avant-propos, présente avec une sobre admiration comme un auteur : « attentif à la présence des êtres et des choses, [qui] avance en collectant des bribes de réalité qu'il met en forme dans ce livre de bord très intuitif et profondément humain. »

Un autoportrait donne le ton en début de recueil : « Tu lis peu / Trop de fatigue / Quelques poèmes auront été toutes tes études / Et puis des pierres / Des pierres / Tu regardes les pierres comme d'autres hommes / Sous les parois des cavernes / Tenant la lampe // Des poètes ». Du tumulte intérieur à la rage existentielle contenue, l'auteur décline l'insignifiance d'un quotidien terne et disparate, qu'éclairent ici la beauté des femmes entrevues ou aimées, là le souvenir des mots d'enfance, ou encore les amitiés fraternelles. Si Serge Prioul tourne le dos à l'illusion lyrique, sa parole est profondément sensible : « Un cri pour s'extraire / Un cri de tremblement de terre / Eveiller ce qui ne veut que vivre [...] Ferveur / Est le premier mot du grand livre d'existence ». Il rend hommage à son père, bâtisseur de ponts : « Tu es le rêveur de lumière / La brise dans l'ombrage / Et rien ne changera du feuillage / Que le dessin du vent ». Il évoque la condition ouvrière avec pudeur mais sans édulcorer la peine et l'angoisse de ceux parmi lesquels il est à la fois acteur et témoin : « Et l'ouvrier pense qu'il va falloir lundi se lever tôt / Alors l'endormissement du dimanche soir / Est toujours plus pénible // L'ouvrier y tient éveillée sa peur du lendemain / Et cette peur-là / L'ouvrier // Te submerge ». Le devoir du poète est de nommer les choses pour ne pas les perdre, « De tristesse / Faute de preuves ». L'écriture est un combat de plus, un antidote à l'épuisement physique : « Le stylo tient à tes mains de tailleur de pierres / Des mots arrivent comme tu amorces la pompe / [...] Mots que tu épuises et qui te soufflent la suite / [...] Ce que tu écris s'éclaire / loin de la confusion des étoiles ». Si écrire est vital, ce n'est donc pas hors du monde, de la violence et des monstruosité côtoyées ou surmédiatisées : « *Parce que t'as droit / Et qu'un poème ça t'égorge / Ca t'égorge la langue / Un poème* ». Les choses vues provoquent étonnement ou désenchantement, le poète au passage accueille, sans boussole, les hasards objectifs : « le chemin seulement ne sait pas / Où nous allons ».

L'ombre de Guillevic plane dans le recueil de ce poète qui vit en Bretagne. De son aîné, Serge Prioul a retenu la modestie de l'artisan poète et l'aspiration exigeante des mots à tâtons pour capter l'insaisissable justesse : « Change ce mot / Dis-tu / Puis souvent / Tu ajoutes / *Je ne suis pas poète // Moi non plus / Je sais seulement / Qu'il ne faut pas / Rater les bonheurs / De passage* ».

© Michel Menassé in revue Phoenix

**Le Louvignéen Serge Prioul n'était pas destiné à devenir poète. Il vient pourtant d'écrire *Faute de preuves*, son 2<sup>e</sup> recueil de poèmes.**

Louvigné-du-Désert. Un fils de tailleur de pierre qui taille la langue française en poèmes. Un enfant sorti du système scolaire en seconde et qui dompte les mots en vers. Un ouvrier du textile devenu écrivain. Un dépendant à l'alcool devenu « **dépendant à l'écriture** ». Serge Prioul est tout ça à la fois.

À 62 ans, ce Louvignéen publie son deuxième recueil de poèmes, *Faute de preuves*, et poursuit ainsi son aventure littéraire hors du commun et insoupçonné.

**« Colette Bouffant m'a ouvert à la poésie »**

Le prologue de cette aventure se déroule au collège Jules-Verne de Saint-Hilaire-du-Harcouët,

où Serge Prioul était scolarisé. « **Colette Bouffant, ma professeure de français en 4e et 3e, m'a ouvert à la poésie.** » Serge Prioul se passionne pour ce genre littéraire. « **J'ai été subjugué par les poèmes de François Villon, comme La Ballade des Pendus.** » Cette professeure, à qui il dédicace son ouvrage, « [l'] a fait aimer la poésie. C'est grâce à elle qu'[il] écrit. »

« **Je suis devenu dépendant à l'écriture** »

Le jeune homme aime apprivoiser les mots et veut en faire son métier : journaliste. Appelé pour son service militaire, il manque de peu un poste à La Gazette de la Manche. À son retour, il cherche du travail. Ce sera ouvrier du textile. La poésie s'éloigne mais ne le quitte pas. Il continue à l'apprécier, comme simple lecteur.

C'est la maladie qui va le ramener à ses premiers amours pour la poésie. « **En 1995** », alors qu'il souffre d'alcoolisme, il s'inscrit à un atelier d'écriture. Dans ce genre d'atelier, « **on commence toujours par écrire sur soi. On se découvre à travers les mots et on prend conscience de qui on est.** »

Des mots sur des maux. « **L'écriture m'a emmené quelque part. Si je n'avais pas eu l'écriture pour me sortir de l'alcoolisme, je serais mort.** » Serge Prioul a remplacé une addiction par une autre. « Je suis devenu dépendant à l'écriture. »

**Du « collectage »**

« **Une belle dépendance** » qui se manifeste par un calepin, toujours à portée de main, sur lequel il écrit des fragments de quotidien. « **Je fais du collectage : je regarde les gens, j'observe autour de moi, je note une rencontre, une anecdote... sur la page de droite, uniquement.** »

Un chien errant, un petit-déjeuner, une serveuse étourdie... « **Attentif à la présence des êtres et des choses, Serge Prioul avance en collectant des brides de réalité qu'il met en forme dans ce livre de bord très intuitif et profondément humain** », dira de lui le poète Jacques Josse, qui préface le recueil.

C'est une autre poète, Sylvie Durbec, qui l'a poussé à publier ses écrits. Son premier recueil, Carnets du Barroso, est sorti en 2014.

Dans *Faute de preuves*, le Louvignéen rend hommage à ses racines, à son milieu ouvrier. « C'est une fresque de ma vie. »

© Céline Montécot in *La Gazette de la manche*, 31 janvier 2018

*Je suis longtemps allé sans me voir.* Le premier vers de *Fautes de preuves* donne le ton. Aller sans se voir et écrire. Revenir aux mots d'enfants peut-être. Ou mieux, revenir à l'essentiel, aux petits bonheurs quotidiens, au partage. Pour Serge Prioul, il s'agit d'écrire, de laisser les mots faire leur travail et ainsi peut-être élucider quelques questionnements. En exergue, Richard Brautigan et Michel Bourçon et une influence certaine de ces deux-là.

*Un jour arrive*

*Où tu écris*

*Par curiosité*

*Juste pour savoir*

*Où va te porter l'écriture*

L'écriture est simple, elle va à l'essentiel et emporte le lecteur. Serge Prioul vit près de Rennes et le livre est coloré de cette région ainsi que de sa langue avec l'emploi de mots gallos. Et dans son bout de pays, Serge Prioul écrit partout et sur tout : dans la voiture, sur un banc, au café, devant l'église, chez le poissonnier, à la clinique... Écriture de mémoire autant que du quotidien.

*Tu penses aussi à la fin de semaine*

*Un peu de repos*

*L'apéro*

*Et demain bosser encore*

Mais surtout beaucoup d'humanité. Des poèmes pour les gens de la rues, les enfants morts de faim et des allusions à notre monde d'aujourd'hui appauvri par les conflits. Ainsi Serge Prioul est témoin de son temps, et il ne se le cache pas, comme il l'écrit ci-après.

*Et comme dit un poète  
Il faut nommer les choses  
Pour ne pas qu'elles se perdent  
De tristesse  
Faute de preuves.*

Serge Prioul, s'il écrit avec une conscience du monde au sens large, écrit d'où il est et sur ce qui nous entoure. Ce livre est ponctué de rencontres, de l'observation des gens autour de soi. *Tu écris / quelqu'un te regarde / puis sort avec son café. [...] La page n'est jamais blanche / Puisqu'il y a toujours ces gens qu'on y croise.* Chaque personne est matière à écrire pour le poète, sensible à chacun, aux situations, à la vie qui va là. C'est un livre de vie où chacun est bien vivant, ou Serge Prioul est bien vivant. C'est la vie. Toute la vie autour et la sienne. De l'enfance à l'âge mûr où une petite fille *glisse un peu sur (s)es jambes.*

De cette poésie se dégage un certain bien-être et le bonheur de vivre, le plaisir de la rencontre et de l'écriture. Lecture très agréable.

*Quelqu'un t'a dit dans les petits trucs qu'on écrit  
Souvent ils sont là les beaux textes à venir*

*Tu commandes*

*Thé vanille tiens*

*Avec ta veste de coureur des bois*

*Tu ne ressembles pas au buveur de tisanes*

*Grignoteur de gâteaux secs anglais bios*

*Le stylo tient à tes mains de tailleur de pierre*

*Des mots arrivent comme tu amorces la pompe*

*Arrêter au milieu du beau mot rivière*

*Puisque tu es dedans vite nager vers l'autre rive*

*Mots que tu épuises mais qui te soufflent la suite*

*Que serais-tu sans ces rencontres qui te jalonnent*

*L'important est de ne jamais fermer le bloc*

*De laisser à la chandelle la page offerte*

*Ce que tu écris s'éclaire*

*Loin de la confusion des étoiles*

*Quelqu'un t'a dit*

© Cécile Guivarch in *Terre à Ciels*, janvier 2018

Un nouveau venu, qui n'a sorti qu'un recueil en 2014. Et surtout une nouvelle voix, un nouveau timbre. Serge Prioul s'est mis tard à la poésie : *Un jour arrive / Où tu écris / Par curiosité / Juste pour savoir / Où va te porter l'écriture...* L'expérience de vie est là, dans le sac rebondi de la mémoire, et les lignes s'enchaînent toutes seules. *Tu as des choses à dire / Qui ne sont pas dans l'abstrait...* On n'est pas dans une écriture intellectuelle en effet où les mots jouent entre eux dans le circuit mental. On se rapprocherait finalement de la poésie du quotidien où les anecdotes, les constats, les regards engendrent les poèmes d'une façon naturelle comme s'ils étaient leur aboutissement logique, ainsi cette fin de page : *Et de me voir écrire / Un passant s'étonne / Qui devient l'homme du moment / De ma ligne / Et de mon propre étonnement* La vie qui génère les mots est faite de travail, celui des parents, celui de l'ouvrier qu'il côtoie et qu'il est lui-même. De l'ambiance des cafés qu'il fréquente à Rennes. Il suffit de s'installer à la table, de regarder autour de soi et d'écrire. *On pousse l'hiver / Au bout des hommes* Il y a souvent des phrases entendues ici et là, des paroles de chanson ou des citations de poème qui traînent. Et l'auteur moins philosophe que pragmatique, d'achever son recueil : *Moi non plus / Je sais seulement / Qu'il ne faut pas / Rater les bonheurs / De passage*

© Jacques Morin Décharge N°177

Quoiqu'il puisse dire, après un deuxième livre de poèmes, « J'ai faim de pain plus que de poème », on sent chez Serge Prioul (né en 1955) une réelle « Ferveur/...premier mot du grand livre d'existence ».

La vie, l'ordinaire, la vraie, celle qui a coûté efforts et mutation, celle-là a généré chez notre auteur une soif de rencontres, un appétit et une gourmandise des choses belles que le hasard peut mettre sur la route : les jambes des femmes, le silence de l'écritoire en plein café de Rennes, l'observatoire qu'est toute bonne terrasse pour scruter le monde qui va son chemin... Comme chez Lacoche (lui, dans le genre romanesque et le beau « *Chemin des fugues* »), il y a ici une convivialité souhaitée et qui suscite chez le lecteur une empathie profonde pour tout ce qui est marqué du sceau de l'observation tendre et/ou amère du monde.

Garder traces, laisser dans le carnet des jours les reliefs de l'existence (surtout celle des autres) :

« Il faut nommer les choses / Pour ne pas qu'elles se perdent / De tristesse / Faute de preuves » (p.30)

Le titre suffit à nous le faire comprendre : s'il n'existe plus de preuves que nous avons vécu ce jour, cette heure, cette bière, cette rencontre fortuite, qu'il y ait au moins le poème pour consigner l'irréparable de nos vies :

« Un homme vide sa bière / Puis fond en larmes » (p.32)

La misère humaine, ce moteur du poème de Prioul, est analysée, démontée, mise en évidence, parce qu'elle choque, condamne : aux « vieux qui se brûlent encore le cœur », aux jeunes « aisés » ou beaucoup moins, le poète adresse sa petite part de bonheur ordinaire, au moins servir à dire d'eux le plus juste d'un regard.

Et en matière de regard, on en tient ici un vrai, apte à saisir « la poussière dans une traîne », la honte ressentie lors d'un refus, le « coureur des bois » qu'il fut, la « place » qu'il a longtemps cherchée (comme le père d'Ernaux dans le livre éponyme), la rue, si miséreuse ou si accueillante (selon le jour, selon les bonheurs et heurts de la vie)... Et parfois, dans la mire de ce bon poète, si attentif à l'autre, « c'est l'heure entre ciel et vitrine », lorsque la foule « sentimentale » ou non parcourt la cité, s'éparpille, sans savoir sans doute qu'un œil acéré consigne sur des carnets de bar l'extension possible de leur vie courte ou mal rangée.

© **Philippe Leuckx in Texture** <http://revue-texture.fr/lectures-de-philippe-leuckx-2017.html#prioul>

Après la prova de Michaël Glück, qui signifie répétition en italien, nous voici aux preuves, ou plutôt à l'absence de preuves de Serge Prioul. Des trois, c'est l'ouvrage qui se rapproche le plus d'un recueil de poésie « classique », si tant est que cela existe. *Faute de preuves* semble d'abord le fruit d'un cheminement, celui de son auteur vers la poésie. « Un jour arrive / Où tu écris / Par curiosité [...] Et tu sautes / En parachute ». Un cheminement tout de pudeur devant le malaise qu'on sent installé avant l'écriture, avant ce que l'on perçoit comme le grand saut. Les poèmes sont en général courts, comme les vers d'ailleurs, et paraissent constituer de prime abord une sorte d'art poétique : « Elle est si simple la place du mot // Un blanc où ne rien mettre d'autre / Un mot de trois lettres / Un de huit / Au-delà / On sera dans la marge ».

Mais petit à petit, une fois la poésie enclenchée, le recueil évolue vers une poésie narrative réaliste où l'on reconnaît l'influence de Richard Brautigan, cité en exergue. Les anecdotes prennent le pas sur les réflexions personnelles - même si celles-ci ne disparaissent pas - et structurent un style qui devient plus affirmé. Toujours, cependant, avec un vocabulaire pas ampoulé pour un sou qui rend la poésie naturelle, quasi une conversation entre amis. Jugez-en : « Café de pays de Mellé / Le vieil alcool de service / Te raconte / Qu'à cause de Brigitte Bardot / Qui a fait interdire les manteaux de fourrure / Les éleveurs de visons / Ont lâché plein d'animaux dans la nature / Un de ses potes pêcheur / Il est formel / S'est fait poursuivre par des visons / Qui en voulaient aux truites / À l'intérieur de son panier de pêche ».

Des hésitations à écrire jusqu'aux poèmes réalistes faits de tranches de vie sublimées à la Brautigan, Serge Prioul écrit sa Bretagne et son histoire, qui s'entremêlent dans des vers simples à l'effet immédiat et durable. *Faute de preuves* est un concentré de réel passé à travers la moulinette d'un regard acéré et empathique ; qui mieux que le poète sait repérer l'instant qui, habillé de mots, touchera de la plus belle manière celles et ceux qui ne l'ont pas vécu ?

© **Florent Toniello in** <http://accrocstich.es/category/Notes-de-lecture>